

Impetus

Pierre Ouellet

Number 228, September–October 2009

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/1928ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Spirale magazine culturel inc.

ISSN

0225-9044 (print)

1923-3213 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Ouellet, P. (2009). *Impetus. Spirale*, (228), 26–27.

L'intempêtif, voilà ce que j'aime : ce qui contrarie les prévisions du temps, où tout semble au beau fixe, et nous surprend par son impertinence, son insolence, son effronterie. Quelque chose jure à l'horizon, qui nous frappe, nous éblouit : une vilaine tache dans un ciel bleu, une vive lueur dans un jour gris, un nuage noir, une éclaircie, un météore extravagant que rien n'annonce et personne ne prédit. Une petite tornade se lève, qui va rebrasser les cartes du Temps, un ouragan se réveille, qui balaiera les restes diurnes d'une Histoire où l'Homme s'est endormi au cœur des rêves les plus angoissants. Tourmente, bourrasque, coup de chien, gros temps, l'intempêtif survient avec fracas parce qu'on ne l'attendait pas : il heurte, marque, choque. Un froid soudain qui nous saisit, une forte chaleur qui nous empoigne : la fièvre s'empare du ciel et de la terre, puis gagne l'histoire, qui se met à trembler, à frissonner, sous la démente des éléments qu'un faible grain, mais imprévu, intempêtif, comme celui qui bloque les rouages d'une machine pourtant bien huilée, provoque et déclenche, entraînant à sa suite les grands typhons et les raz-de-marée.

Tempêter dans la parole, tempêter dans la pensée, n'est-ce pas ce que visent toute littérature et toute philosophie ? On n'étonne pas sans tonner ni détonner. Rien n'éclaire qui ne foudroie d'un même élan : pas d'*Aufklärung* sans *Sturm und Drang*... L'orage est notre éclairage en ces temps où la grisaille générale et le pleuvinement permanent composent notre seul paysage, intérieur comme extérieur. Bref, j'aime les grandes intempéries de la vie et de l'esprit, les excès climatiques de la pensée et de l'écrit, surtout dans un pays « tempéré » comme le nôtre, qui croit qu'on ne pense que dans la tempérance : les consensus, les petits coccus, les belles unanimités autour de vaines vérités, de vraies inanités... Je cherche à tout moment le coup de foudre poétique ou théorique qui perturbe notre Temps, le retourne en fond en comble et le transforme en contretemps, où d'autres climats se font sentir que ceux où l'on trempe à longueur d'année. Une parole et une pensée qui nous fassent suer ou

Impetus

frissonner, brûlent et gèlent les plus tièdes parmi les tièdes, dérangent nos pires accoutumances, celles qui nous attachent à notre indifférence. L'ictus de notre époque, où battent les temps forts d'une parole qui se mesure à la violence du réel, enregistre en elle les commotions d'une histoire qui ne cesse de finir et de recommencer comme une attaque, une crise, un attentat à la pudeur de la conscience, une charge contre les quiétudes de l'âme. L'*impetus* de notre monde, l'élan, le choc, l'assaut, bref, l'attaque, encore une fois, grâce à quoi il se met en mouvement, mû par la fougue et le désir irrésistible qui le poussent à se dépasser, s'excéder, se dérouter, dans une intranquillité perpétuelle où l'homme ne trouve jamais de repos.

Le bruit d'une naissance

Je suis né en 1950, dans les échos du *Vierge incendié* de Paul-Marie Lapointe et des *Entrailles* de Claude Gauvreau, dans la répercussion encore des injonctions magiques du *Refus global* et accompagné bientôt par les *Deux sangs* de Gaston Miron et Olivier Marchand, pendant que là-bas, au loin, résonnaient toujours les belles glossolalies d'Artaud et les grandes irrégularités de langage de Francis Ponge et d'Henri Michaux : des bruits doux et forts à la fois, pleins de sens et de tonus, pour le jeune *infans* qui entrait dans la langue et dans la pensée par la grande porte à deux battants du cri poussé jusqu'à l'idée. Mon oreille interne s'est sans doute creusée au son et au rythme de ces paroles qui l'ont percée plus que bercée... et je cherche encore, un demi-siècle plus tard, l'oreille dressée et tout l'être aux aguets, les résurgences sonores et les revenances lointaines de sens et de non-sens qui me fassent réapprendre ma langue et réveillent à nouveau mes toutes premières pensées comme elles se sont d'emblée présentées à moi, dans toute leur tempéuosité, leur intempêtivité, les vérités les plus crues, retenues dans

les creux, pestant et tempestant en elles pour percer à jour la croûte de réalité dont le sens commun et la langue de bois recouvrent les faits et les choses de la vie pour qu'on n'en voie pas les failles et les blessures, les plaies ouvertes, les cicatrices.

L'écho bouge beau de Nicole Brossard, *L'afficheur hurle* de Paul Chamberland et *Pays sans parole* d'Yves Préfontaine ont su par la suite tenir grandes ouvertes les oreilles adolescentes que je ne tendais plus qu'aux échos hurlants et sans parole d'une langue secrète qui s'affiche et bouge dans un pays dont l'existence rêvée nous pousse ailleurs mais ici même, dans le *Désert maintenant*, comme dira plus tard l'auteur des *Temples effondrés*. Depuis, je n'entends que ça : ce qui tonitruie jusqu'au murmure, ce qui chuchote dans les hurlements, ce qui bouge dans les échos et nous remue jusqu'aux éclats... Les trente dernières années ont-elles mis le bâillon sur cette bouche d'ombre crachant l'éclair que j'écoutais déjà dans le ventre de ma mère avec l'attention flottante des rimeurs et des rêveurs naissants qui annoncent de loin « *les poètes de sept ans* » dont parle Rimbaud ? Ont-elles mis une sourdine à ces grandes trompes de Jéricho que j'entendais inconsciemment sonner et résonner jusqu'à la dévastation dans ces imprécations poétiques où un pays naissait et mourait en même temps dans une enfance inachevée que je partageais avec lui au milieu des mêmes balbutiements et des mêmes cris ?

Quelques mois avant que le premier numéro de *Spirale* ne voie le jour paraissait sans tambour ni trompette *Les deux royaumes* de Pierre Vadeboncœur, où l'on peut entendre un autre ton, qui se confirmera plus tard dans *L'absence*, mais aussi dans *Moments fragiles* (1984) et *Agonie* (1985) de Jacques Brault puis dans *Les heures* (1987) de Fernand Ouellette, où une certaine qualité de silence se met à parler plus fort que

les clameurs premières dans lesquelles la parole aura d'abord fait sentir sa présence, avant de ressentir plus sourdement l'absence irrémédiable qui la grève de toutes parts. Mon oreille se faisait alors à d'autres tessitures, d'autres tonalités, où la méditation se substituait à la profération, mais en lui empruntant sa puissance propre, sa force brute, son pur élan. Désormais ma vie serait faite de cette double entente : du cri et du silence, dont le poème est la parfaite balance, son plateau de blancs et son plateau de mots s'équilibrant dans le vers le plus tonitruant qui laisse la page à demi vierge.

Le cri du contretemps

Voilà un événement : après les trente glorieuses où le poème sonnait comme un feu de Bengale aux oreilles des plus sourds, s'ouvraient ainsi, sans fastes, sans pompes et sans cérémonies, les trente ignominieuses — appelons-les comme ça, avec leur fausse humilité, leur modestie, certains diraient leur infamie, où nous restons honteux de tout ce qui a raté ou a mal fini, y compris l'Histoire, après le Mythe, y compris l'Homme, après Dieu —, auxquelles il fallait répondre par une parole d'une discrétion absolue, une « voix de fin silence » qui sait s'effacer avec le monde dont elle parle, qui sait passer en dessous du niveau de l'audible comme l'histoire était passée au-dessous du niveau de l'espoir : *Il n'y a plus de chemin*, dira Jacques Brault (1990), dans des poèmes où l'on entend d'une même oreille le pas lourd du clochard qui résonne dans nos mémoires comme le big bang des commencements et le battement d'ailes des anges qui sonne dans nos rêves comme le murmure assourdissant des fins dernières, dont le double chant compose notre présent tout entier fait de chuchotements et de grognements indémêlables, comme en feront entendre les sombres et lumineux poèmes de *Bitumes* que Michel van Schendel fera paraître en 1998, à quelques enjambées d'un nouveau millénaire où notre avenir semblait déjà pavé d'ornières.

L'enlèvement de notre temps dans les nids-de-poule qu'il a lui-même creusés au cœur de notre histoire, aussi profonds que des tranchées,

des fondrières ou des fossés, où l'on attend qu'une nouvelle fois le ciel nous tombe sur la tête, des tours s'effondrent sur notre monde, des dieux s'écrasent face contre terre, ne dessine pas une nouvelle époque que l'an 2000 aurait ouverte, large comme une plaie, mais une véritable *Épokhè* au sens étymologique du terme : une « mise entre parenthèses » du Temps lui-même, qui coule comme du sang frais dans l'inarrêtable hémorragie qu'on appelle l'histoire humaine... Nous vivons en suspens, désormais, entre guillemets, entre crochets, dans une coagulation de l'instant sur l'instant, où le présent lui-même ne s'écoule plus, d'aucun avenir vers nul passé, dans le présentisme le plus absolu, où l'actualité se superpose à l'actualité dans un empilement généralisé où la mémoire se mêle à l'imagination la plus folle et la fiction à la réalité.

Vingtièmes siècles de Jean-Marc Desgent (2005) nous l'a montré et démontré : les siècles s'entassent mais ne s'enchaînent plus, ils nous enchaînent, en fait, tous liés dans le même paquet, ils nous mettent en tas dans ce qu'on appelle l'humanité, qui n'existe qu'en vrac, en masse ou en amas. *La marche de l'aveugle sans son chien* de Normand de Bellefeuille (1999) nous avait fait passer par là, quelques années plus tôt, dans la nuit noire où l'on ne circule que de mémoire ou dans des rêves, avec une canne qui ressemble à une plume grâce à laquelle on peut tout récrire, l'espace, le temps, le monde et soi-même à l'envers, sens dessus dessous, comme Roger Des Roches, dans *Dixhuitjuilletdeuxmillequatre* (2008), aura récrit sa vie dans le récit qu'il a donné de la mort de sa mère, cette histoire bouclée où la fin des uns rejoint la naissance des autres, comme par rejet ou enjambement chaque vers rejoint un autre vers dans le poème qui les empile comme s'il les pilait, qui les entasse comme s'il les écrasait. Bref, le poème l'annonce sur tous les tons : l'histoire suspend son vol, entre deux parenthèses qu'ouvre et referme à chaque instant le souffle qui passe par les ouïes et les branchies de la Parole, désormais noyée dans le déluge de sens et de non-sens qui en déborde. Notre vie est entre les mains du

poème le plus impétueux qui soit, dont les paumes recueillent les instants entrelacés où l'on ne distingue ni les causes ni les effets, réduits à une poignée de sons et d'images où le Temps lui-même semble retenu, contenu, suspendu au dernier souffle qu'une rime ou un vers, une assonance, une vieille cadence maintiennent à la hauteur de ce qu'il nous reste d'humanité.

Les battements de la fin

Il faudrait appliquer aux affaires de l'homme ce qu'on appelle l'effet papillon dans les sciences modernes : si un simple battement d'ailes peut modifier l'univers entier, un pur battement de mots dans le poème peut transformer de fond en comble la parole humaine. Cette battue que la poésie sous toutes ses formes assure depuis les trois dernières décennies par ses rythmes, ses scansion, sa prosodie, tenant la mesure de ce qui semble démesuré, gardant le pouls de la vie dans le sang qui pulse en nous aussi puissamment que son sens jaillit, confère à notre temps l'apparence d'un monde vivant même si l'on sait que tout en lui est moribond, mis en péril par l'absence de pics, de crêtes et de la moindre sinuosité sur les électrocardiogrammes que les discours de tous les jours enregistrent comme les ultimes mouvements de notre âme face à l'Histoire pourtant remplie de catastrophes. L'apathie est le pire pathos : la colère vive, l'indignation, l'ire et le délire sont préférables à la résignation. J'entends encore, heureusement, dans notre vingt et unième siècle commençant, qui ne fait que prolonger l'interminable fin du précédent, les cris de honte, de joie, de peur, de haine et d'extase qui m'ont jadis éveillé de ma mort cérébrale en me précipitant violemment dans la langue vivante des images-chocs, des sons-éclairs, du sens tonnant et détonnant... et ça me donne l'irrésistible envie de renaître à tout moment, dans les mêmes hurlements et les mêmes gémissements qu'à ma venue au monde, parmi les larmes et les rires, dans le chaud-froid du passage de la nuit utérine au jour extérieur, jamais dans la tiédeur d'un univers climatisé, qui baigne dans l'air « conditionné », car c'est du vent qu'on a besoin pour respirer, des courants de fond, torrides, glacés, qui nous empor-

tent loin dans la vie... Je les entends distinctement, tous ces hauts cris, même feutrés ou tamisés, couverts de vrais silences, chez Andrée A. Michaud, depuis son *Ravissement* (2003), ou bien poussés jusqu'à leurs derniers retranchements chez Jean Pierre Girard, dans *J'espère que tout sera bleu* (2003), et chez Catherine Mavrikakis, dans *Le ciel de Bay City* (2008), ou encore dans les torsions d'une nouvelle grammaire où la parole se conjugue avec les cailloux qu'on roule dans sa bouche pour ressentir avec force l'étrange plaisir et l'étonnante douleur que procure le simple fait de parler, tel qu'on l'éprouve jusqu'aux frissons en lisant les textes d'Hervé Bouchard.

L'atonie nous guette, certes, dans le non-lieu et le non-temps où nous sommes entrés après avoir exploré de long en large et fait exploser de fond en comble nos territoires et notre histoire, mais l'*impetus* qui marque les commencements inopinés, intempêtes, qu'on ne voit pas venir mais qu'on attend dans une tension toujours plus grande, tel un nouveau Godot au milieu du désert des Tartares ou sur le rivage des Syrtis, l'impétuosité qu'un Giordano Bruno appelait ses *Fureurs héroïques* quand les nôtres sont celles d'anti-héros, des furia de pauvres, des fougues de fous, des ardeurs de perdants magnifiques, bref, l'emportement sur la crête des vagues de temps qui nous arrosent encore, dans l'écume bouillonnante qui ne donne plus lieu qu'à des états instables et éphémères de vies précaires, l'*enthousiasis* qui donne l'élan jusqu'aux paralytiques et aux sceptiques... se fait sentir dans les paroles les moins entendues, les moins bien relayées par les oreilles et les antennes de la voix publique — cette *vox populi* qui ne passe plus que par l'omniprésente médiocratie, où j'entends le mot *médiocre* imposer son pouvoir le plus cynique —, mais qu'on peut se passer clandestinement de bouche en bouche comme on se passe le témoin de main en main dans une course qu'on ne gagnera pas, certes, mais dont on minera le parcours avec des mots et des idées sur lesquels les puissants butent et trébuchent à chaque pas, alors que les intempêtes y trouvent l'ultime tremplin pour échapper à cette marche forcée que notre histoire devient, elle qui pousse chacun à la

vitesse grand V vers le mur du fond qu'elle va bientôt percuter.

Le battement d'ailes de papillon que fait entendre de loin en loin le poète qui peste et qui tempeste contre tout, incendiant le vierge mais rapaillant chaque homme dans son pays sans parole où il n'y a plus de chemin, que des moments fragiles où l'écho bouge sans arrêt, n'agit sans doute pas sur le cours du temps ou ce qu'on appelle la marche de l'Histoire, car il ne s'inscrit plus dans l'enchaînement des causes et des effets, sur la ligne continue du grand progrès dont il nous fait prendre la tangente, en fait, nous projetant hors du cercle infernal dans lequel ellenous enfermait, entre la mémoire des origines et l'imagination des fins, pour nous pulvériser dans l'air libre où nous trouverons peut-être notre vrai rythme, celui du cœur qui bat dans la voix quand on redonne aux mots de la tribu le feu sacré qui les allume de l'intérieur et les consume petit à petit dans le désir intempête de dire le monde jusqu'à l'épuisement, même si le monde se tait, s'enferme dans son mutisme, et de conter la vie exhaustivement, dans une véhémence sans frein qui prend à revers tous les tabous et les interdits. Non, les ailes du poème ne battent plus dans l'histoire du monde, à laquelle elles se brûleraient, sans jamais pouvoir y bouter le feu et nous y éclairer, mais elles créent dans l'air du temps de telles oscillations et de tels ondoiements de sens et de non-sens que je ne serais pas surpris de voir un jour la terre elle-même se mettre à trembler, après que l'Histoire se sera effondrée sous la puissance de son souffle, l'extravagance de son inspiration-expiration qui donne de l'oxygène à ceux que le réel étouffe.

Voilà ce que je retiens de toutes ces années qui sont passées en un battement d'ailes : du vent, du vent... de l'air, de l'air. Un souffle fort, mais frais. Qui m'emporte loin, dans une distance infinie où le temps même ne me rattrapera jamais... car je suis mort au temps, bien avant de mourir en lui, grâce à la vie des mots et des images qui battent des ailes sur cette tangente au réel où je vois davantage de réalité que n'en contient la ligne désormais brisée de l'Histoire qui a perdu tout sens des vérités. ●